

ENRIQUE VILA-MATAS

Avec *Dublinesca*, Enrique Vila-Matas nous emmène en pèlerinage à Dublin sur les traces de Joyce. Un récit intelligent et plein d'humour.

« Je suis un homme de culture absorbé par l'art plus que par la vie »

propos recueillis par Sophie Pujas / photo Léa Crespi pour Transfuge



DUBLINESCA
traduit de
l'espagnol par
André Gabastou
CHRISTIAN BOURGOIS
350 p., 22 €

LA LITTÉRATURE peut-elle mourir? Pour mettre une telle question en roman, il ne fallait rien moins que l'étonnante intelligence et l'humour d'Enrique Vila-Matas. Avec *Dublinesca*, le romancier espagnol donne vie à Samuel Riba, éditeur en retraite que son goût très sûr a mené au bord de la faillite. À l'heure des bilans et des regrets, il part à Dublin sur les traces de Joyce. Le pèlerinage crépusculaire d'un homme qui pense que les génies appartiennent au passé. Pas si simple, souffle Vila-Matas. L'écrivain joue les démiurges amusés, et professe une nouvelle fois son amour du verbe.

Comment est né Samuel Riba, cet éditeur mélancolique?

J'ai mis beaucoup de moi-même dans ce personnage, dont j'avais d'abord pensé faire un écrivain. C'est après avoir écrit une cinquantaine de pages que j'ai eu l'idée d'adopter plutôt le point de vue d'un éditeur: un personnage que la fiction a peu traité, donc un mystère. Riba a un catalogue très exigeant, ce qui explique sa ruine économique. Pour imaginer ses publications, j'ai mélangé les catalogues de différents éditeurs espagnols. Riba est aussi proche de plusieurs éditeurs que j'ai connus, notamment Christian Bourgois, dont il a le sérieux et l'élégance d'esprit. L'un

comme l'autre savent faire la distinction entre ce qui relève de la littérature et ce qui n'en relève pas.

Riba pense que l'imprimerie est morte, et la littérature avec elle. Vous y croyez?

Non, je crois en la continuité entre la galaxie Gutenberg et le présent. Ce n'est pas vrai qu'il y a une rupture entre la page et l'écran. Le seul problème véritable, c'est la désintégration du langage: l'absence de communication dans notre société.

En allant à Dublin, il se confronte au fantôme de Joyce, mais aussi à celui de Beckett. Une façon de résumer l'histoire littéraire du XX^e siècle?

C'est vrai, c'est une histoire de la littérature d'avant-garde. Ce sont des écrivains que j'adore, père et fils puisque Beckett fut le secrétaire de Joyce. Joyce représente la cime, et Beckett la désintégration volontaire de la grandeur de la littérature. Avec Joyce, l'épiphanie; avec Beckett, l'aphasie... Mais mon livre propose un retour à la grandeur. Dans le roman, on cherche le centre du monde de l'éditeur, qui évolue au fil des pages. Et à la fin, on découvre que le centre, c'est l'enthousiasme. Un paradoxe, dans un livre sur la décadence de la littéra-

ture! Si le livre parle de funérailles pour Gutenberg et une époque, ce sont des funérailles très gaies et comiques! En fait, je crois au retour de l'auteur. Il est mort avec Dieu, mais il peut resurgir de ses cendres. Et si l'auteur revient, on peut continuer à lire, n'est-ce pas? Si Beckett revient, alors Joyce, lui aussi, peut réapparaître...

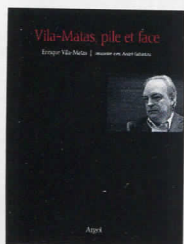
Vous-même, où pensez-vous vous situer?

Je suis du côté de Beckett. Joyce est un géant, moi je suis du côté du fils.

Vous prêtez à Riba des amitiés avec des êtres réels comme Romain Gary... C'est son goût des doubles qui vous intéresse?

Il me fascine depuis longtemps. Pour moi, c'est le personnage moderne par excellence, parce qu'il possède d'innombrables facettes, du héros en smoking au semi-clochard... Il a vécu des existences successives auprès de femmes très différentes. C'est une clef pour le personnage de Riba qui, lui aussi, peut se lire sur de nombreux registres. Comme disait Delacroix dans son journal, la ligne droite n'existe pas. Nous sommes plusieurs choses et leur contraire, toujours.

Vous avez déclaré que Godard, avec son goût du collage, a été



VILA-MATAS, PILE ET FACE
entretiens et
traduction par
André Gabastou
ARGOL
240 p., 26 €



**l'une de vos grandes influences...
Toujours ce refus de la ligne droite?**

Comme Godard, je travaille avec un système de citations. Parfois vraies, parfois inventées : par le passé, j'ai imaginé des phrases de Duras ou de Kafka qui leur ont ensuite constamment été attribuées, en dépit de mes dénégations. Mon esprit procède par associations. Je suis un homme de culture au sens le plus essentiel, constamment absorbé par l'art, plus que par la vie. Un homme en quête d'une civilisation plus raisonnable que celle que nous connaissons. Dans le monde latino-américain, c'est un personnage moins courant que chez vous.

Riba est membre de « l'Ordre de Finnegans ». Une société secrète imaginaire?

Mais non, elle existe, et j'en fais partie ! Cette année, je me rendrai pour la troi-

sième fois au Bloomsday à Dublin avec six autres écrivains espagnols, dont Eduardo Lago, Antonio Soler et Jordi Soler. Nous lirons un fragment d'*Ulysse* en espagnol, dans un théâtre ouvert. Chaque année, nous nommons un nouveau membre – et il y a beaucoup de candidatures.

Vous vous sentez proche de certains écrivains de langue espagnole d'aujourd'hui?

Non, parce que l'écriture est un travail très individuel. Si je dialogue, c'est avec les auteurs d'autrefois. Me sentir proche d'un contemporain, ce serait prendre le risque de me confondre avec lui. D'ailleurs, je suis un écrivain barcelonais, et ma relation avec la littérature espagnole est ambiguë. Je n'écris qu'en castillan, la langue que j'ai étudiée à l'école, mais ma langue natale, c'est le catalan. Par ailleurs, ma vision

du monde est plus française, anglaise et catalane qu'espagnole. Il y a en Espagne aujourd'hui une séparation étrange entre les littératures catalane et castillane. C'est une coupure politique qui me semble absurde, à moi qui combine les emprunts venus du monde entier : la littérature, selon moi, appartient à une sphère bien supérieure.

Vous avez un projet en cours ?

Je travaille sur un essai romancé qui s'appelle *Dr Finnegans et M. Hire*. Finnegans, d'après Joyce, représente la littérature expérimentale et M. Hire, le personnage de Simenon, la littérature traditionnelle de qualité. Simenon est un grand artiste qui, en trois mots apparemment très simples, compose une atmosphère. Moi-même, je cherche un point d'union entre la littérature radicale et la littérature traditionnelle. Est-ce que j'y parviendrai ? Je ne sais pas... •